

Le Collier de perles

Comédie policière en deux actes
de Jérôme VUITTENEZ



Cette pièce est sous licence **Creative Commons**

<http://creativecommons.org/licenses/by-nd/2.0/fr/>

Vous êtes libre de de reproduire, distribuer et communiquer cette création au public selon les conditions suivantes :

- Vous devez citer le nom de l'auteur original
- Vous n'avez pas le droit de modifier, de transformer ou d'adapter cette création.

Caractéristiques

Durée approximative: 60-70 minutes

Distribution :

- MATHILDE : Maitresse de maison qui apprécie la belle vaisselle, les réceptions guindées et les bonnes manières
- PIERRE-LOUIS : Son mari, fils de bonne famille, un peu coincé dans son rôle de bourgeois bien sage.
- ROBERT COLIS : Collègue de PIERRE-LOUIS, célibataire et obsédé sexuel.
- JEAN : Ami de la famille, invité qui cherche discrètement à séduire Mathilde.
- VIOLETTE : Collègue de Mathilde qui essaye de pousser PIERRE-LOUIS à la faute conjugale.
- LUCIEN FILOCHE : Policier pique-assiette
- RAOUL : Cousin de PIERRE-LOUIS qui a toujours soif.
- SUZETTE : Son épouse pas très maligne.

Décor : L'ensemble de la pièce se déroule dans la salle à manger de Mathilde et Pierre-Louis. Des bibelots de toutes sortes jonchent les commodes et les étagères.

Public: Tout public

Synopsis : Mathilde et Pierre-Louis donnent une réception dans leur appartement-terrasse du XVIème arrondissement de Paris. Mathilde a sorti la belle vaisselle et a invité Jean et Violette pour qu'ils fassent connaissance, et plus si affinités. Mais eux ne l'entendent pas forcément de cette oreille et d'autres invités vont se mêler à ce scénario idéal...

L'auteur peut être contacté par courriel à l'adresse
suivante : postmaster@merome.net

Merci de contacter l'auteur avant toute utilisation ou représentation de cette pièce (par courtoisie !)

Le rideau s'ouvre sur une salle à manger, Mathilde et Pierre-Louis finissent de dresser la table en faisant la liste de leurs invités.

(Acte I)

Scène 1

MATHILDE : Pierre-Louis, aide-moi s'il te plaît à mettre cette nappe correctement, on se croirait aux restos du cœur.

PIERRE-LOUIS : N'exagérons rien, Mathilde, elle est très jolie cette nappe.

MATHILDE : Voilà, comme ça, c'est mieux. Bon, combien sommes-nous ?

PIERRE-LOUIS : De mon côté, j'ai invité Robert, mon voisin de bureau, et Raoul, mon cousin avec sa femme Suzette, ça fait trois.

MATHILDE : Et moi, j'ai dit à Violette, tu sais notre petite stagiaire à la pharmacie, de venir, et j'ai invité Jean pour qu'ils se rencontrent. Ils iraient vraiment bien ensemble, tu ne crois pas ?

PIERRE-LOUIS : Toi et ta manie de marier les gens. C'est une agence matrimoniale que tu aurais dû monter.

MATHILDE : J'estime que c'est de notre devoir, à nous qui sommes en couple, de faciliter les relations entre les gens célibataires.

PIERRE-LOUIS : Ouh là ! Alors un conseil : ne prononce jamais ce genre de phrase devant mon collègue Robert. Ce n'est pas un mauvais bougre, mais il voit toujours des allusions graveleuses dans la moindre des phrases qu'on prononce. Il y a des mots comme ça, « relation », « célibataires », ou même... « quenouille » ou ... « curriculum » ou encore « cucurbitacée » qui peuvent déclencher des pulsions chez cet homme, c'est impressionnant.

MATHILDE : J'espère quand même qu'il saura se tenir devant nos invités.

PIERRE-LOUIS : J'y veillerai.

MATHILDE : En tout cas, ça fait sept personnes avec nous si je compte bien. Tu me passes les assiettes ?

PIERRE-LOUIS : Bien sûr ma chérie.

Ils continuent de parler tout en mettant la table.

MATHILDE : Fais bien attention, c'est le service qui m'a été offert par ma tante Ophélie, c'est de la porcelaine véritable, fabriquée à la main par un spécialiste de Limoges. Chaque assiette est unique et a fait l'objet d'une attention toute particulière. Regarde, celle-ci a une petite marque bleue sur le bord.

PIERRE-LOUIS : Oui : c'est un défaut, quoi.

MATHILDE : Pas du tout ! C'est au contraire la preuve que cette vaisselle a été fabriquée avec des matériaux nobles et dans la pure tradition de l'artisanat local.

PIERRE-LOUIS (*retournant une assiette*) : Tu as raison, celle-ci a une marque ici, aussi. On dirait qu'il est inscrit quelque chose...

MATHILDE (*s'approchant, intriguée*) : Montre-moi ça ?

PIERRE-LOUIS : (*avant qu'elle n'arrive à sa hauteur*) « Made ... in ... China ». Tu as raison, chérie, celle-ci est un exemplaire unique, fabriquée en Chine, sans doute lors d'un voyage touristique du spécialiste de Limoges !

MATHILDE (*en colère*) : Montre-moi ça !

PIERRE-LOUIS : Je plaisante ! C'est juste un ... autre défaut.

MATHILDE : Tu ne connais rien à rien. Va plutôt me chercher les verres en cristal de chez DAUM. Ah ben, tiens, ils sont là, sur la commode.

PIERRE-LOUIS : Diantre ! La vaisselle aura plus de valeur que ce qu'il y a dedans, ce soir.

MATHILDE : Est-ce une façon détournée de me faire comprendre que je cuisine comme une truite ?

PIERRE-LOUIS : Non, mais j'en déduis que nous mangeons du poisson ?

MATHILDE : Tout faux. C'est une dinde farcie. Tu ne sens pas ce délicieux fumet ?

PIERRE-LOUIS : Honnêtement, je ne vois pas la différence fondamentale entre cette odeur et celle du poisson. Ceci dit, maintenant que tu me le dis, c'est vrai que le poisson produit une fumée moins noire...

MATHILDE : De la fumée ? Tu as vu de la fumée à la cuisine ?

PIERRE-LOUIS : Mais non, je plaisante ! Enfin, sois plus détendue, nos invités vont arriver.

MATHILDE : Je serai détendue si tout est parfaitement parfait. Pas avant.

PIERRE-LOUIS : Mes aïeux, on n'est pas sorti de la vase.

MATHILDE : Un vase ! Il manque un vase. Si nos invités arrivent avec des fleurs !

PIERRE-LOUIS : Oh, ce n'est pas trop le genre de mes invités, en tout cas. Sinon, pour les couverts, on met ces bêtes trucs en métal ou bien tu as des fourchettes en or massif cachées quelque part ? (*Il fouille dans les tiroirs*)

MATHILDE : Ces « bêtes truc en métal » comme tu dis, ont été fabriqués par un spécialiste ...

Dring

Scène 2

PIERRE-LOUIS (*se dirigeant vers l'interphone*) : Et c'est parti pour une soirée de folie ! (*il prend le combiné l'interphone*) Oui ?.. Qui ça ?.. Ah Jean ? Je t'ouvre. (*il raccroche*). C'est Jean.

MATHILDE (*regardant sa montre*) : Pile à l'heure. Un vrai gentleman.

PIERRE-LOUIS (*faussement jaloux*) : Je pensais au contraire que les bonnes manières recommandaient de ne pas arriver « pile à l'heure ».

MATHILDE : (*cinglante*) Les bonnes manières recommandent que tu aies fini de mettre la table avant qu'il n'entre dans cette pièce. Je vais l'accueillir. (*elle sort*)

PIERRE-LOUIS : Il faudra qu'on m'explique un jour comment les bonnes manières recommandent de dire « zut » à son épouse...

Mathilde et Jean entrent

MATHILDE : Entre, je t'en prie. Pierre-Louis finissait juste de dresser le couvert...

JEAN : J'espère que je ne suis pas trop en avance ?

PIERRE-LOUIS : Du tout, tu es « pile à l'heure ».

JEAN : Tant mieux. C'eût été contraire à toutes les règles de bienséances...

PIERRE-LOUIS : C'est justement ce que je disais à ma femme...

JEAN : Ah ... ?

MATHILDE : (*sur le ton du reproche*) Pierre-Louis ! Sers plutôt un verre à notre invité, je vais voir si ma dinde cuit.

Elle sort.

PIERRE-LOUIS : Très bien. N'oublie pas l'extincteur !

JEAN : L'extincteur ?

PIERRE-LOUIS : Private joke...

JEAN : Ah... Quoi de neuf, depuis tout ce temps ?

PIERRE-LOUIS : Tout ce temps ? On s'est vu la semaine dernière, non ?

JEAN : Oui, c'est une façon de parler.

PIERRE-LOUIS : Je propose qu'on abandonne dès maintenant les bonnes manières et les façons de parler. Ça me fatigue !

JEAN : Comme tu voudras (*interloqué*) . Ça va ?

PIERRE-LOUIS (*lui servant un verre*) : Ça va, ça va. C'est juste ces réceptions qui me saoulent...

JEAN : Tu... Tu veux que je repasse une autre fois ?

PIERRE-LOUIS : Non, non, tu n'as pas compris. Ce ne sont pas les invités qui me gênent. Ni même le fait de recevoir. C'est la manière de le faire, précisément.

JEAN : La manière ?

PIERRE-LOUIS : La « bonne » manière. Selon Mathilde. Les petits plats dans les grands, le plan de table, l'argenterie, le service de tante Ophélie, le vase...

JEAN (*regardant autour de lui*) : Le vase ?

PIERRE-LOUIS : Non, rien...

JEAN : Je te trouve dur. Mathilde est une parfaite épouse. Tu as de la chance de l'avoir !

PIERRE-LOUIS : Ah, mais je ne m'en plains pas en tant qu'épouse. C'est en tant qu'hôte qu'elle m'agace.

JEAN : « Entends côte » ?

PIERRE-LOUIS (*articulant*) : En tant qu'hôte. Quand nous recevons, elle se croit obligée de redevenir la petite bourgeoise qu'elle était. Je trouve ça pénible.

JEAN : Moi je trouve ça plutôt charmant.

PIERRE-LOUIS : Vraiment ? Moi je trouve ces manières mondaines complètement décalées et désuètes.

JEAN : L'art de la table, la façon de recevoir, c'est important aussi. Ce sont des valeurs qui se perdent...

PIERRE-LOUIS : ...qui se perdent dans les marques de porcelaine et dans les traditions obsolètes, oui. On ne reçoit pas les gens pour montrer sa belle vaisselle et son impeccable nappe blanche qui sort du pressing. La convivialité, elle est plutôt dans le contact chaleureux et le climat propice à la discussion.

JEAN : Il n'est pas propice, là ?

PIERRE-LOUIS : Pas propice du tout, à mon sens.

Dring

PIERRE-LOUIS : Ah, ce doit être Robert, mon collègue... Au fait : oublie le mot « propice », et tous ceux qui ont des sonorités proches à partir de maintenant. Sinon nous allons au-devant de graves ennuis.

Il se dirige vers l'interphone.

JEAN (*souriant*) : Je comprends.

PIERRE-LOUIS (*à l'interphone*) : Oui ? Robert ? Je le supputais... Non je veux dire, je m'en doutais (*Il raccroche*) ! La vache, il faut vraiment faire attention à ce qu'on dit... Tu m'excuses une minute, je vais le chercher sur le palier.

JEAN : Je t'en prie, vas-y.

Pierre-Louis sort.

Scène 3

Jean, seul dans la pièce, se dirige vers une soupière posée sur une commode et y glisse un collier de perles. Puis il reprend sa place, discrètement.

Pierre-Louis et Robert entrent.

PIERRE-LOUIS : Jean, je te présente Robert, mon collègue. Robert : Jean, un ami de longue date.

JEAN : Enchanté.

ROBERT : (*jovial*) En chantier aussi.

JEAN (*en aparté à Pierre-Louis*) : Comme tu dis : la vache !

PIERRE-LOUIS : Entre Robert, et prends un verre. Mathilde, ma femme, est à la cuisine, elle ne va plus tarder...

ROBERT : Ah oui, je me disais aussi : ça manque de femmes.

PIERRE-LOUIS : C'est à dire ?

ROBERT : Ben comme tu m'as dit que c'était une soirée... « olé olé ». J'espère que nous ne sommes pas qu'entre hommes !

PIERRE-LOUIS : « Olé olé » ? Comment cela ?

ROBERT : Tu m'as bien dit « Viens à ma partouze » ?

PIERRE-LOUIS (*voyant le regard offusqué de Jean*) : Mais non mais non, mais pas du tout ! Je n'ai jamais dit ça voyons. J'ai dit « Viens dans mon penthouse ».

ROBERT : Eh ben ?! Penthouse, c'est un magazine porno, ça, non ?

PIERRE-LOUIS : C'est aussi, et SURTOUT, un appartement avec une terrasse, Robert. Voyons !

ROBERT : Tu as dit « amène des préservatifs ».

PIERRE-LOUIS : Mais pas du tout ! J'ai dit « Viens pour l'apéritif ».

ROBERT : « Il y aura des femmes en chaleur » ?

PIERRE-LOUIS : « Ma femme préfère quand on arrive à l'heure »...

Mathilde entre dans la pièce.

MATHILDE : (*fière d'elle*) La dinde est farcie !

ROBERT : Non, tu avais dit « on va fourrer des dindes » !

MATHILDE : Pardon ?

PIERRE-LOUIS (*lançant un regard sévère à Robert*) : Mathilde, Robert est arrivé. Une lamentable méprise, il croyait que c'était une soirée... habillée.

ROBERT : (*pour lui-même, déçu*) Déshabillée, plutôt.

MATHILDE : (*conciliante*) : Mais non voyons, Robert, mettez-vous à l'aise, faites comme chez vous.

PIERRE-LOUIS (*craignant le pire*) : Non !

ROBERT (*s'approchant de Mathilde pour la saluer en prenant un air faussement noble*) : Bonjour, Robert Colis. Mais on m'appelle plutôt... Rocco. Pour vous servir, madame.

MATHILDE : Pierre-Louis m'a beaucoup parlé de vous.

ROBERT : Et moi j'ai beaucoup pensé à vous depuis que Pierre-Louis m'a invité pour cette...

PIERRE-LOUIS (*le coupant*) : Et si tu prenais un verre avec nous, Mathilde ?

MATHILDE : Volontiers. Mais que font nos autres invités ? (*regardant sa montre*) La dinde va refroidir...

ROBERT (*reluquant Mathilde*) : Je suis sûr qu'elle va rester bien chaude, ne vous inquiétez pas...

JEAN (*s'interposant voyant le regard lubrique de Robert*) : Tu es une excellente cuisinière Mathilde. Je suis certain que tout sera parfait.

Dring

MATHILDE : Ah ! Voilà les retardataires. (*se précipitant vers l'interphone*). Oui ? Raoul et Suzette ? Montez je vous prie ! (*elle raccroche le combiné*)

PIERRE-LOUIS (*à Jean et Robert*) : Raoul est mon cousin, Suzette son épouse.

JEAN : Je vois...

ROBERT : Suzette... Comme la crêpe ?

PIERRE-LOUIS (*surpris*) : Oui, c'est ça comme la crêpe.

ROBERT (*rigolard*) : On la prend, on la retourne... Comme une crêpe !

PIERRE-LOUIS (*dépité, à Jean qui acquiesce*) : Elle va être longue, cette soirée...

Scène 4

Suzette et Raoul entrent.

SUZETTE ET RAOUL : Bonjour !

MATHILDE : Entrez, bienvenue, nous vous attendions avec impatience.

SUZETTE : C'est ma faute, j'avais oublié de prendre l'adresse.

MATHILDE : L'adresse ? Mais ce n'est pas la première fois que vous venez ?

SUZETTE : Oh, je sais, mais on ne sait jamais ce qui peut se passer.

MATHILDE (*ne comprenant pas, regardant Raoul*) : Enfin, ce n'est pas grave.

RAOUL (*d'un air convenu*) : Oh, moi y a longtemps que je n'essaie plus de comprendre...

MATHILDE : De toute manière, vous n'êtes pas les derniers, nous attendons encore une personne.

PIERRE-LOUIS : Oui, une vraie gentle-woman, qui sait arriver à « l'heure pile ».

MATHILDE : Pour les dames, c'est différent.

PIERRE-LOUIS (*pour lui-même*) : Je ne comprendrai jamais rien aux bonnes manières.

MATHILDE : Vous prendrez bien un verre en attendant.

RAOUL : Et pas qu'un seul !

SUZETTE : Doucement sur la boisson, Raoul, tu sais que ça te fait dormir.

RAOUL : (*prenant son verre*) T'inquiète, je gère.

PIERRE-LOUIS : Raoul et Suzette, je vous présente Robert, un collègue à moi.

ENSEMBLE : Enchanté

PIERRE-LOUIS : Et Jean, un ami.

RAOUL (*trinquant avec Jean*) : Santé !

Robert ne quitte plus Suzette des yeux.

JEAN : Et vous, Raoul, que faites-vous de beau dans la vie ?

RAOUL : De beau ? Rien du tout. Je travaille dans une déchetterie. Je ne vois passer que des déchets. D'ailleurs, c'est là-bas que j'ai connu Suzette.

SUZETTE (*rire débile*) : C'est vrai en plus !

JEAN (*s'inquiétant du regard de plus en plus insistant de Robert*) : Donc vous travaillez ensemble ?

RAOUL : Pas du tout, Suzette était usager.

Silence gêné

RAOUL : Usager « E-R », pas usagée « É-E ». Usager des services de la déchetterie. Tiens ? On peut dire « usagère » ?

SUZETTE : Oui, je trie mes déchets, les vieux papiers à la poubelle. Hop. (*Rire débile*).

Raoul se ressert un verre

SUZETTE : Doucement, Raoul...

RAOUL : T'inquiète, je gère...

RAOUL : Si bien qu'un jour, j'ai retrouvé dans la benne sa carte d'identité et son permis de conduire.

SUZETTE : Des vieux papiers. Ils avaient au moins cinq ans, on ne me reconnaissait même plus sur la photo. Alors, hop. (*rire débile*)

RAOUL (*se rendant compte lui aussi du regard de Robert*) : j'ai ramassé ses papiers et comme il y avait son adresse dessus, je lui ai rapportés chez elle.

PIERRE-LOUIS (*voyant Robert commencer à transpirer*) : En tout bien tout honneur, bien sûr ?!

ROBERT : M'enfin, laisse le finir son histoire, ça commençait à être intéressant, et tellement éro,,mantique.

RAOUL : Bien sûr, en tout bien tout honneur. Elle m'a offert un verre ou deux. Et deux ou trois heures plus tard, j'ai fini par retrouver le chemin de la maison.

ROBERT : Moi, à votre place... (*regardant Suzette de la tête au pied*)

PIERRE-LOUIS : On ne veut pas savoir, Robert, tu n'y étais pas, tu ne connais pas Suzette et encore moins la difficulté du travail en déchetterie...

ROBERT : Ah mais, cette manie de couper la parole des gens ! Moi à votre place, je l'aurais emmené dîner quelque part.

PIERRE-LOUIS (*soulagé*) : Ah, dans ce cas là, oui. Dîner. Ok. En tout bien tout honneur.

ROBERT : Et puis après...

Dring

MATHILDE : Ah ! Voilà notre dernière invitée. Jean, il faut absolument que je te la présente.

Elle va à l'interphone.

RAOUL (*Remplissant son verre*) : Mais, bon, mon activité principale et préférée, c'est quand même de m'occuper du club de foot de mon patelin.

JEAN (*faisant sembler de s'intéresser*) : Ah oui ? Vous êtes en quelle division ?

RAOUL : Aucune idée. Moi c'est le côté social du sport qui m'intéresse. Pas la compét'.

MATHILDE (*à l'interphone*) : La police ? Je ... Bien, montez...

Les discussions s'arrêtent et tout le monde regarde Mathilde, sauf Suzette qui joue avec ses glaçons.

MATHILDE : C'est un inspecteur de police qui souhaite nous entretenir un instant. Je vais le chercher. Pourvu qu'il ne soit rien arrivé à Violette !

Elle sort.

PIERRE-LOUIS : Elle s'annonce vraiment bien cette soirée...

JEAN : Attendons de voir ce que nous veut ce policier. C'est peut-être quelqu'un qui te fait une farce ?

PIERRE-LOUIS : Je connais une seule personne capable de monter ce genre de coup, et elle est ici avec nous (*regardant Robert*).

ROBERT : Ah non, c'est pas moi ! Et puis moi les uniformes, ça me fait pas fantasmer.

Scène 5

Mathilde entre avec l'inspecteur de police, en imper, comme il se doit. Pierre Louis se lève.

MATHILDE : Voilà, nous nous apprêtons à passer à table, j'avais fait du poul... Enfin de la dinde, quoi.

FILOCHE (*Adressant un signe à la Colombo aux invités*) : Bonsoir, Lucien Filoche, inspecteur de police au commissariat du XVIème. Je ne vais pas vous déranger longtemps.

PIERRE-LOUIS (*s'avançant vers le policier en lui tendant la main*) : Mais vous ne nous dérangez pas, je suis le propriétaire des lieux et le mari de Mathilde, que pouvons-nous faire pour vous ?

FILOCHE : Vous permettez que je picore une ou deux cacahuètes, je n'ai rien mangé depuis midi.

MATHILDE (*courant chercher le nécessaire*) : Mais bien sûr, inspecteur, tenez, servez-vous.

FILOCHE : Vous avez une bien jolie table, madame. (*il soulève une assiette et la soupèse*)

MATHILDE (*gênée et flattée*) : Merci. Je tiens ça de ma famille.

FILOCHE : Vous savez, ça se perd, les arts de la table. De nos jours, les gens mangent dans des bouts de carton, avec des couverts en plastique.

MATHILDE : C'est ce que je disais à mon mari encore tout à l'heure. Ces choses-là ont de l'importance !

FILOCHE : Tout-à-fait. Dites-moi, ce sont des verres en cristal ?

MATHILDE : Oui ! De chez DAUM. On est allé les chercher directement à Nancy. Pas vrai Pierre-Louis ?

PIERRE-LOUIS (*agacé*) : C'est exact, mais vous n'êtes pas venu, je pense, pour nous parler chiffon ?

FILOCHE : En effet. Mais qu'est-ce que ça donne soif, ces amuse-gueules, vous avez un petit quelque chose à boire ?

MATHILDE (*sur le ton du reproche*) : Pierre-Louis ! Tu manques à tous tes devoirs !

RAOUL (*montrant son verre vide*) : Sans compter que nous aussi, on a soif !

SUZETTE : Doucement Raoul !

RAOUL : T'inquiète Suzette, je gère...

Pierre ressert tout le monde en boisson.

FILOCHE (*appréciant chaque gorgée*) : Il n'y a pas à dire, boire dans un beau verre, ça change tout.

MATHILDE (*ravie*) : N'est-ce pas ?

PIERRE-LOUIS (*impatient*) : Bon !

MATHILDE : Laisse donc l'inspecteur se rafraîchir !

FILOCHE : Non, il a raison, j'importune vos invités...

MATHILDE : Mais pas du tout ! Et puis nous attendons encore quelqu'un. Nous avons le temps.

FILOCHE : Très bien, mais je vais quand même vous dire ce qui m'amène ici.

PIERRE-LOUIS : S'il vous plaît, oui.

ROBERT : Vous aussi, c'est le mot « penthouse » que vous n'avez pas bien compris ?

FILOCHE : Pardon ?

PIERRE-LOUIS : Laissez, c'est mon collègue, il dit n'importe quoi. Nous vous écoutons.

FILOCHE : Alors voilà : je faisais ma patrouille habituelle dans ce quartier, quand soudain, j'ai vu un homme sortir d'une bijouterie. Jusque là, rien d'étonnant me direz-vous, et vous auriez raison : dans mon métier, on voit des tas d'hommes sortir des bijouteries. C'est comme ça. Au bout d'un moment on s'habitue, même si au début, ça choque un peu. Cet homme-là était étrange. On aurait dit qu'il se cachait. Ou plutôt qu'il cachait quelque chose. Nous autres, inspecteurs de police, on a l'instinct pour ces choses-là. Quand quelque chose n'est pas normal, on le sent (*il montre son nez*). D'ailleurs, tiens, ça sent le poisson, ici, non ?

MATHILDE : Ma dinde !

Elle court dans la cuisine

FILOCHE : J'ai donc suivi cet homme qui cachait quelque chose. Je l'ai suivi jusqu'à votre immeuble. Et tout me porte à croire qu'il est peut-être parmi vous ici ce soir.

SUZETTE : (*rire débile*) Comme c'est excitant !

ROBERT : Ah oui ?!

Mathilde entre à nouveau en s'essuyant dans son tablier.

PIERRE-LOUIS : Non ! Si je comprends bien, vous avez suivi jusqu'à notre immeuble un homme qui sortait d'une bijouterie ?

FILOCHE : C'est un résumé un peu trivial, mais en gros c'est ça oui. À l'école de police, on nous apprend à faire des descriptions beaucoup plus factuelles et techniques.

PIERRE-LOUIS : Rien ne dit que cet homme est un voleur ?

FILOCHE : Je n'ai jamais dit ça. Factuel. Technique. (*Il fait des gestes en forme de carré pour appuyer ses mots*)

PIERRE-LOUIS : Ni qu'il est bien monté chez nous ?

FILOCHE : J'ai bien dit, factuellement, que je l'avais suivi « jusqu'à votre immeuble ». Après, on peut tout imaginer...

PIERRE-LOUIS : Tout... Ou rien ?

FILOCHE : C'est une hypothèse, et dans notre métier on ne néglige aucune hypothèse. Aucune !

PIERRE-LOUIS : Concrètement. Qu'allez-vous donc faire ?

FILOCHE : Vous interroger. D'abord. Puis confronter vos témoignages. Enfin, je ferai un rapport.

PIERRE-LOUIS : Combien de temps cela va prendre ?

FILOCHE : Deux heures, peut-être trois. Mais rassurez-vous, je sais être efficace et discret.

PIERRE-LOUIS (*se tournant vers ses invités*) : Je suis désolé de vous infliger cette attente avant de passer à table, mais...

MATHILDE : Mais il n'est pas question d'attendre ! Ma dinde est prête. Elle est même bien trop prête, maintenant. Nous devons passer à table rapidement.

FILOCHE : Dans ce cas, pour ne pas perturber les plans de la maîtresse de maison, je vous propose de procéder à l'interrogatoire pendant le repas.

MATHILDE : Mais vous n'allez pas nous regarder manger ?

FILOCHE (*gonflant le torse*) : Vous savez, nous sommes formés pour résister à toutes les tentatives de corruption et les pires tortures. Vous regarder manger sera de la rigolade à côté de ce que j'ai déjà subi.

MATHILDE : J'ajoute une assiette !

FILOCHE : Je ne peux accepter.

MATHILDE : Une assiette en porcelaine de Limoges, faite à la main !

FILOCHE : Vraiment, je...

MATHILDE : Avec des verres en cristal soufflés à... à la main !

FILOCHE (*s'asseyant*) : C'est bon, vous avez eu raison de mon courage. Je consens à partager votre repas, mais surtout, ne faites pas attention à moi.

ROBERT : « Je consens », vous dites ?

PIERRE-LOUIS : Robert ! Du verbe « consentir », qui veut dire « accepter ».

JEAN : Avec un prénom pareil, vous devriez pourtant être un spécialiste du dictionnaire, Robert.

ROBERT : La seule encyclopédie que j'ai chez moi, c'est le Kama Sutra.

RAOUL : Bon, passons à table, j'ai faim... Et j'ai soif. (*il se ressert un verre*).

SUZETTE : Raoul.

RAOUL : Je te dis que je gère !

MATHILDE : Mais on ne peut tout de même pas commencer sans Violette !

Dring

MATHILDE : Ah ! Justement, la voilà enfin. (*à l'interphone*) Violette ? Nous nous inquiétons. Monte !

Elle sort la chercher sur le palier.

Scène 7

Les convives s'installent tous autour de la table. Pierre-Louis ajoute un couvert.

FILOCHE : Je propose que nous ne perdions pas de temps, et voyons qui parmi vous pourrait-être l'homme que je cherche.

SUZETTE : Il faut se rappeler ce qu'on a fait avant d'arriver ici ?

FILOCHE : Oui, mais vous n'êtes pas directement concernée, évidemment.

SUZETTE : (*déçue*) Ah bon, pourquoi ?

FILOCHE : Je cherche un homme.

SUZETTE : Et ?

FILOCHE : Vous êtes une femme.

SUZETTE : Vous êtes sûr ? Enfin, moi de toute façon, je ne saurais pas vous dire ce que j'ai fait il y a cinq minutes. Par contre, je peux vous montrer mon permis de conduire.

FILOCHE : Ce ne sera pas nécessaire. En revanche, vous êtes arrivés avec votre compagnon, je crois ?

RAOUL : Son mari, oui. Raoul. C'est moi. (*il sirote son verre*).

FILOCHE : Très bien. Raoul, pouvez-vous me dire ce que vous avez fait avant d'arriver ici ?

RAOUL : J'ai acheté des cigarettes.

JEAN : Je croyais que vous étiez sportif ?

RAOUL : Je vous ai dit que c'était le côté social du foot qui m'intéressait.

FILOCHE : Ah, vous êtes dans le foot ?

RAOUL : Je suis plutôt dans le ballon rond (*il montre son verre*).

FILOCHE : Votre femme peut témoigner vous avoir vu acheter des cigarettes.

RAOUL : (*las*) Mon pauvre monsieur. Suzette peut tout vous dire, et son contraire. Ce matin, elle cherchait le mode d'emploi de notre ouvre-boîte. Hein, Suzette ?

SUZETTE : Oui... J'espère que je ne l'ai pas amené à la déchetterie. Enfin, je suis sûre que Raoul l'aurait récupéré, sinon. (*regard admiratif à son mari*)

RAOUL : Vous voyez, Suzette oublie tout, elle perd tout. Elle même était perdue avant que je ne la rencontre. Heureusement que je l'ai trouvée.

ROBERT : Et vous l'avez retrouvée où ?

JEAN : Mais enfin, vous êtes aussi bête qu'elle, vous ! (*s'adressant à Raoul*) Oh pardon !

RAOUL : Oh, j'ai l'habitude. Regardez-là, elle ne sait même pas qu'on parle d'elle. Tiens, je ne serais pas surpris qu'elle ait oublié de mettre son soutien-gorge ou sa culotte ce matin...

ROBERT (*se levant d'un bond et hurlant presque*) : En vrai ?!

PIERRE-LOUIS : Robert, assieds-toi, tu déranges l'inspecteur dans son enquête.

FILOCHE : Ne vous inquiétez pas, je me nourris de toutes les discussions. C'est aussi un truc qu'on nous apprend à l'école : toujours gardez une oreille ouverte.

SUZETTE (*touchant son oreille*) : Vous faites comment ? Une seule oreille ? Mais laquelle ?

Mathilde entre avec Violette qui porte un vase opaque.

VIOLETTE : Bonsoir tout le monde, et toutes mes excuses pour le retard.

ENSEMBLE : Bonsoir !

VIOLETTE : Je me suis dit : tout le monde va amener des fleurs, alors moi, je vais être originale, je vais amener un vase !

PIERRE-LOUIS : C'est une très bonne idée, mais non, comme vous le voyez, personne n'a apporté de fleurs aujourd'hui.

SUZETTE : Les fleurs !

RAOUL : Eh ben ?

SUZETTE : C'est ça que j'étais allé chercher chez la fleuriste ! Je n'ai pas été capable de m'en rappeler sur le moment. Qu'est-ce que je peux être gourdasse parfois.

RAOUL (*commençant à être un peu gai*) : Bah, tu sais les fleurs, c'est surfait. Et puis, ça demande de l'entretien : ça s'arrose ! (*il tend son verre vide en direction de la bouteille*)

SUZETTE : Raoul, tu es sûr que tu as encore soif ?

RAOUL : T'inquiète Suzette, je (*hips*), je gère.

Mathilde place le vase au centre de la table.

MATHILDE : Violette, je te présente Jean, notre ami dont je t'ai parlé...

Jean se lève poliment

VIOLETTE (*pas intéressée*) : Effectivement.

MATHILDE : Suzette et Raoul sont de la famille à Pierre-Louis, et Robert son collègue.

VIOLETTE : Messieurs-dames.

MATHILDE : Comme je t'ai expliqué en t'accueillant, nous avons le plaisir d'avoir un inspecteur de police à notre table.

VIOLETTE : Monsieur.

FILOCHE : Mademoiselle. Joli vase que vous avez trouvé là.

MATHILDE : L'inspecteur est très sensible à la belle vaisselle. C'est mignon, n'est-ce pas ?

FILOCHE : Oh, je ne fais que rendre justice au goût avec lequel vous ornez votre table. Rendre justice, c'est mon métier.

MATHILDE : Et puis mon mari, Pierre-Louis.

VIOLETTE : Très élégant. Tel que je me l'imaginais.

Elle lui tend la main langoureusement.

PIERRE-LOUIS (*gêné*) : Merci... pour... le vase. Il est très joli.

MATHILDE : Assieds-toi Violette, il reste une place près de Jean, justement.

VIOLETTE : Effectivement...

Elle s'installe à contre cœur à côté de Jean

FILOCHE : Vous permettez que je reprenne l'interrogatoire ?

MATHILDE : Bien sûr, inspecteur. Vous n'avez pas besoin de moi ? J'ai à faire en cuisine.

FILOCHE : Les affaires de cuisine n'attendent pas. Allez-y !

MATHILDE : Merci.

Elle sort.

Scène 8

FILOCHE : Bien, nous en étions à Raoul, qui n'a pas de véritable alibi, son épouse ne pouvant témoigner en sa faveur...

RAOUL : Ne vous inquiétez pas, j'ai l'habitude...

FILOCHE : Passons à vous, Monsieur... Jean, c'est bien ça ?

JEAN : C'est cela même.

FILOCHE : À quelle heure êtes-vous arrivé ici ?

JEAN : Je n'ai pas fait attention, mais si je me souviens bien, il était juste l'heure à laquelle j'avais été invité.

PIERRE-LOUIS : Je confirme : « pile à l'heure », en vrai gentleman.

VIOLETTE (*pour elle-même*) : tu parles...

JEAN (*qui l'a entendue*) : Pardon ?

VIOLETTE : Non, je n'ai rien dit.

FILOCHE : Quelle heure était-il donc ?

JEAN : 20h00.

ROBERT : « 20h00 à la partouze », je confirme. C'est bien l'heure qu'on m'avait donné aussi.

PIERRE-LOUIS : PENTHOUSE !

JEAN (*agacé, à Robert*) : Mais vous vous croyez obligé d'intervenir tout le temps ?

ROBERT : C'était pour vous aider. Moi ce que j'en dis ...

JEAN : Si on a besoin de votre avis, on vous appellera.

FILOCHE : Cet horaire correspond à ce que j'ai observé. Bien que... Ma montre étant en panne, je ne peux pas situer l'évènement dans le temps aussi précisément que le « factuel » de mon métier le nécessiterait.

PIERRE-LOUIS : Vous estimez l'incertitude de l'horodatage à quel niveau.

FILOCHE (*qui n'a rien compris*) : Au niveau qu'il convient. Factuel. Technique. (*il reproduit les gestes qui vont avec*)

PIERRE-LOUIS : Parce que moi, par exemple, dix minutes avant que Jean n'arrive, je suis allé acheté du pain à la boulangerie d'en face.

FILOCHE : C'est une boulangerie qui fait bijouterie ?

PIERRE-LOUIS : Je ne crois pas.

FILOCHE : A priori, ce n'est donc pas vous que j'ai vu, mais à condition que vous me disiez la vérité. Il ne faut négliger aucune piste.

PIERRE-LOUIS (*ironique*) : La méfiance et l'intelligence de la police me fascinent.

FILOCHE (*qui n'a pas senti l'ironie, bombant le torse*) : Nous sommes formés pour ça, Monsieur.

JEAN : C'est troublant.

ROBERT : En un seul mot ?

FILOCHE : Venons-en à vous, justement, Monsieur Robert. Quand êtes-vous arrivé ?

ROBERT : Juste après Jean.

FILOCHE : Tiens, tiens.

ROBERT : Voilà du boudin ?

FILOCHE : Non, mais c'est une étrange coïncidence. Monsieur Jean arrive, et paf, cinq minutes après, vous arrivez.

PIERRE-LOUIS : En même temps, ils étaient invités au même endroit à la même heure. Cela n'a rien d'étonnant.

FILOCHE : On nous apprend à faire la différence entre les véritables coïncidences et celles qui sont étranges. Celle-ci est étrange, à n'en pas douter.

PIERRE-LOUIS : Sans remettre en cause votre capacité d'analyse, ni votre expérience, nous n'avons toujours aucune certitude que cet homme est coupable. Qui qu'il soit.

FILOCHE : Si nous trouvons l'homme, nous saurons de quoi il est coupable. Il suffira de lui demander. Encore faut-il qu'il dise la vérité, bien sûr. Mais j'ai plus d'une corde à ma guitare. Faites-moi confiance. Il me faut juste du temps.

PIERRE-LOUIS : Je vous fais confiance : vous prendrez tout le temps qu'il faut.

MATHILDE (*criant depuis la cuisine*) : Au secours ! Ma dinde.

Tout le monde vole au secours de Mathilde, sauf Raoul et Suzette qui restent à table.

Scène 9

RAOUL (*toujours en train de boire*) : La vache ! Ils se sont levés tous d'un coup, ça me fait tourner...

SUZETTE : Ah ? Nos invités sont partis ?

RAOUL (*remplissant son verre*) : Laisse Suzette, ils sont bien assez en cuisine pour s'occuper de la bouffe. Occupons-nous plutôt des boissons.

SUZETTE : Vas-y doucement Raoul.

RAOUL : T'inquiète, Suzette, je (*burp*) gère...

SUZETTE : Quand même, c'est étrange cette histoire de meurtre.

RAOUL (*voix d'homme ivre*) : Quel meurtre ?

SUZETTE : Ce que le policier a raconté. Tu me le dirais si c'était toi le coupable, hein ? Tu me le dirais ?

RAOUL (*il fait un effort pour se lever et tenir debout, sans lâcher son verre*) : Il n'y a pas de meurtre, et pas de coupable, Suzette. C'est ce spectat... cet inspecteur de mes ... de malheur qui a tout inventé.

Il se déplace en titubant dans toute la pièce.

SUZETTE : Mais quand même, tu me le dirais, hein ? Ce serait un secret entre nous deux !

RAOUL : Moi, si j'étais coupable, hein. Admettons. Si j'avais dévalisé une bijouterie avant de venir. Admettons. Ben la première chose que je fais en arrivant ici, c'est planquer le butin quelque part pour pas qu'on me soupçonne, et qu'on accuse ce gros nul de Pierre-Louis. Sait même pas jouer au foot, ce boulet...

Il réfléchit en faisant des efforts pour tenir debout.

RAOUL : Moi, par exemple, je cacherais tout dans cette soupière, là.

Il tend la main, ce qui le déséquilibre dangereusement vers l'avant. Il arrive devant la soupière et l'ouvre.

RAOUL : Et dans cette soupière, tu vois, il n'y a r...

Il tâte un objet au fond de la soupière. Il en sort le collier.

SUZETTE : Oh ! Le joli collier, c'est pour moi ?

RAOUL : Ah ben merde, elle est bien bonne celle-là ?! Qu'est-ce que ce machin fout au fond de la poussière... de la soupière ?

SUZETTE : Fais voir ? Fais voir ?

Elle s'approche, mais il s'écarte en manquant de s'écraser par terre. Il se rattrape à la table in extremis.

RAOUL : Touche pas à za, (*hips*) Sucette, c'est pas à nous !

SUZETTE : Tu veux jamais prêter !

RAOUL : Attends !

Il fait un effort surhumain pour réfléchir et avoir les idées claires

RAOUL : Ce collier doit valoir une fortune. Je me demande si on pourrait le revendre.

SUZETTE : Pour quoi faire ?

RAOUL : Pour renflouer le club de foot, tiens. Tu sais bien qu'on a des problèmes de *hips* de liquidités ces temps-ci...

SUZETTE : Et si vous essayiez plutôt de marquer des buts ?

RAOUL : Tu sais, je n'aime pas trop la compétition...

On entend des voix qui approchent, Raoul panique et cache le collier dans le vase de Violette.

SUZETTE : Oh le beau vase !

RAOUL : Mais tais-toi donc, idiote, tu vas nous faire avoir des ennuis.

Pierre-Louis et Violette entrent. Pierre-Louis est couvert de suie au visage

Scène 10

PIERRE-LOUIS : J'avais bien dit à ma femme : la dinde, il faut la plumer avant de la mettre au four...

VIOLETTE : Heureusement, les légumes n'ont pas souffert de l'incendie.

PIERRE-LOUIS : Ma pauvre : je ne sais pas s'il faut s'en réjouir. Ça veut dire que nous devons les manger !

VIOLETTE : Elle est si mauvaise cuisinière ?

PIERRE-LOUIS : Difficile de dire : en général, la cuisine explose avant qu'on ait eu le temps de goûter à ses plats.

SUZETTE : Moi je peux peut-être l'aider ?

PIERRE-LOUIS : Au point où on en est. Vous pouvez toujours aller voir : quand on est parti, les autres finissaient d'éteindre le feu à coup de pelle.

RAOUL (*essayant de garder un air sobre*) : Non, mais, croyez-le ou non, Suzette se débrouille en cuisine. Allez, viens, on va voir l'étendue des dégâts.

Raoul et Suzette sortent

VIOLETTE : Faites voir votre visage, je vais vous nettoyer.

PIERRE-LOUIS : C'est gentil mademoiselle, mais je ne voudrais pas vous embêter avec ça. Je vais le faire moi-même.

VIOLETTE : Ça ne m'embête pas. On peut se tutoyer peut-être ?

PIERRE-LOUIS : Si vous... Si tu veux, oui. Tu es stagiaire dans la pharmacie de Mathilde, c'est ça ? Depuis combien de temps ?

VIOLETTE : Ça fait deux mois, maintenant.

Elle prend du coton et l'humecte avec la carafe d'eau qui est sur la table. Elle commence à nettoyer le visage de Pierre-Louis.

PIERRE-LOUIS : Elle m'a beaucoup parlé de vous, vous savez.

VIOLETTE : Ah oui ? On ne se tutoie déjà plus ?

PIERRE-LOUIS : Oui... Enfin, aïe, c'est froid (*il réagit au coton froid sur son front*), vous savez,... tu sais ma femme est un peu spéciale. Elle se croit obligée d'assister tous les célibataires pour qu'ils trouvent chaussures à leur pied.

Elle s'approche et lui marche sur le pied.

PIERRE-LOUIS : Aïe, pardon, vous, ... tu me marches sur le pied.

VIOLETTE : Pardon (*elle ne se recule presque pas*).

PIERRE-LOUIS : Oui, c'est pour ça qu'elle tenait absolument à te présenter Jean.

VIOLETTE (*Elle recule franchement et prend un air contrarié*) : Effectivement.

PIERRE-LOUIS : Cela dit, si ce n'est pas votre genre, ne te crois pas obligée de quoi que ce soit.

VIOLETTE (*rassurée*) : Tant mieux. Je déteste être forcée.

Elle s'approche ostensiblement de lui et le nettoie de façon de plus en plus explicite.

PIERRE-LOUIS (*gêné car elle le coince contre la commode*) : Tu... Tu as l'habitude de soigner les gens, toi.

VIOLETTE : C'est une vocation.

PIERRE-LOUIS (*pris d'un coup de chaleur*) : Je vois ça. Ma femme est pareil.

VIOLETTE (*elle se redresse d'un coup*) : Pierre-Louis, il faut que je te parle !

PIERRE-LOUIS (*apeuré*) : Que se passe-t-il ?

VIOLETTE : Ta femme me parle de toi souvent, tellement souvent qu'un jour je lui ai demandé une photo. Pour me faire une image mentale, tu vois.

PIERRE-LOUIS : Je... je vois. Mais ...

VIOLETTE : Elle m'a montré une photo et là, je ne sais pas ce qui s'est passé. J'ai eu comme un flash.

PIERRE-LOUIS : Un flash ?

VIOLETTE : Un flash ! Tu étais tellement beau, et tu paraissais tellement fragile.

PIERRE-LOUIS : Fragile ?

VIOLETTE : J'aime les hommes fragiles.

PIERRE-LOUIS (*qui ne sait plus quoi dire*) : Ah, c'est pour ça : le vase ?

VIOLETTE : Tais-toi.

Elle le plaque contre la commode.

VIOLETTE : Quand Mathilde m'a invitée, je me suis dit, c'est l'occasion ou jamais. Mon stage se termine dans trois semaines, si je dois vivre quelque chose avec cet homme, il faut que ça se décide ce soir.

PIERRE-LOUIS : Ce soir ?!

VIOLETTE : Ce soir !

PIERRE-LOUIS (*essayant de se dégager*) : C'est que... Je suis déjà pris, ce soir, nous avons des invités. Est-ce qu'on ne pourrait pas remettre ça à ...

VIOLETTE : Ce soir !

PIERRE-LOUIS : Dans ce cas, je vais voir si je peux me libérer...

VIOLETTE : Tais-toi ! Tu n'imagines pas le temps que j'ai mis pour me préparer. J'ai mis toutes les chances de mon côté pour que tu me remarques. J'ai passé des heures devant ma glace à essayer des tas d'ensembles.

PIERRE-LOUIS : Il ne fallait pas, vraiment...

VIOLETTE : Jusque dans l'ascenseur, j'ai hésité.

PIERRE-LOUIS : Jusque dans l'ascenseur... Le nôtre ? (*il montre du doigt le couloir*)

VIOLETTE : Oui. Le tien. Je me suis regardé dans le miroir de l'ascenseur. Et j'ai trouvé que ce n'était pas parfait.

PIERRE-LOUIS : Allons bon, je suis désolé... Si j'avais su...

VIOLETTE : Mon soutien-gorge ne me mettait pas suffisamment en valeur.

PIERRE-LOUIS (*il regarde sa poitrine qui est sous son nez*) : Pourtant, vu d'ici...

VIOLETTE : Je l'ai enlevé.

PIERRE-LOUIS : Quoi ? Dans l'ascenseur ?

VIOLETTE : Dans l'ascenseur.

PIERRE-LOUIS : C'est ennuyeux.

VIOLETTE : Ennuyeux ?

PIERRE-LOUIS : Si le concierge tombe dessus.

VIOLETTE : Il ne tombera pas dessus.

PIERRE-LOUIS : Pourquoi ?

VIOLETTE : Parce que je l'ai mis dans ma poche.

Elle sort son soutien gorge de sa poche et le tend à Pierre-Louis.

PIERRE-LOUIS : Mais qu'est-ce que... Tu...

VIOLETTE : Garde-le. Je te le donne.

Des voix retentissent dans le couloir. Pierre-Louis panique et repousse Violette avant de cacher le soutien-gorge dans la soupière (désormais vide).

Baisser de rideau – Fin de l'acte I

(Acte II)

Scène 1

Le rideau s'ouvre sur les convives à table, après le repas. Raoul dort le front dans son assiette. Mathilde est triste. Violette fait les yeux doux à Pierre-Louis qui l'ignore.

FILOCHE : Ces steaks hachés surgelés étaient délicieux. Vraiment, Suzette, je vous félicite.

JEAN : Dommage qu'on n'ait pas pu sauver les légumes de l'incendie.

PIERRE-LOUIS : En fait, je crois qu'ils étaient déjà calcinés avant. Et puis, une bonne plâtrée de pâtes à la mode Suzette, c'est très convivial, aussi.

MATHILDE (*pleurant*) : Je ne saurai jamais cuisiner.

FILOCHE : Peut-être, mais le steack haché dans des assiettes en porcelaine, c'est divin. On ne peut pas tout faire dans la vie. Vous avez un don pour les arts de la table, (*il termine sa phrase à voix basse*) tant que ce n'est pas une table de salle à manger...

ROBERT : Suzette, où avez-vous appris à cuisiner comme ça ?

SUZETTE : Ben... Dans les livres.

MATHILDE : Il faudra que vous me les prêtiez.

SUZETTE : Je ne peux pas.

MATHILDE (*agacée*) : Et pourquoi donc ?

SUZETTE : Je les ai jetés. Les vieux papiers, hop, à la déchetterie.

MATHILDE : Mais alors... Comment faites-vous ?

SUZETTE : J'ai tout retenu, pour ne plus avoir besoin des livres.

MATHILDE (*jalouse*) : Dans ce cas, vous auriez dû lire autre chose que des livres de cuisine.

SUZETTE : Une fois, j'ai lu une livre de beurre. Mais elle a fondu. Hein Raoul ?

Ronflement sonore de Raoul

SUZETTE : Raoul ? Tu vois, je t'avais dit que tu dormirais.

RAOUL : T'inquiète, Suzette, je digère.

Il se redresse d'un coup et regarde son épouse, il a une pâte collée sur le nez.

ROBERT : Ah, attendez Raoul, vous avez une nouille devant le nez.

RAOUL : Je sais, j'ai l'habitude. Je vis avec.

Robert lui retire la nouille et s'essuie dans sa serviette.

RAOUL : Vous n'avez pas soif, vous ?

FILOCHE : Tiens, c'est dommage : je n'ai pas amené mon éthylomètre, je suis sûr que vous êtes pas loin du record de mes collègues.

RAOUL : Je n'aime pas la compétition. Je l'ai déjà dit.

FILOCHE : Pour le départ en retraite du commissaire, l'année dernière, on avait trois fois plus de bouteilles que d'agents de police. Eh ben, il a fallu qu'on aille réveiller le caviste d'à côté pour réapprovisionner. Heureusement, on a un compte chez lui... On fait la moitié de son chiffre d'affaire.

RAOUL : Vous n'avez pas une équipe de foot au commissariat ?

FILOCHE : Si, mais ceux qui en font partie ne boivent pas. Des sportifs, peuh...

RAOUL : Chez nous, c'est le contraire. Plus ils jouent au foot, plus ils boivent. Heureusement que le terrain n'est pas trop loin des vestiaires...

PIERRE-LOUIS (*regardant sa montre*) : Tout cela ne fait pas beaucoup avancer votre enquête inspecteur ?

FILOCHE : Elle avance, elle avance. Détrompez-vous.

JEAN : Faites-nous part de vos conclusions, dans ce cas.

FILOCHE : Les conclusions, je les garde pour la fin. On nous a appris...

JEAN : Oui, on sait : à l'école de police, on vous a appris que l'introduction c'était au début et la conclusion à la fin. On ne doute pas une seconde de la qualité de l'enseignement que vous avez suivi, mais il faut bien reconnaître que de l'extérieur, votre affaire n'avance pas.

FILOCHE : Comment ça, elle n'avance pas ? Nous savons déjà que le suspect est un homme ! Ça élimine mine de rien 50% de la population !

JEAN : Mais ça on le savait déjà. Ce qu'on ne sait pas, c'est si cet homme est vraiment suspect. Et s'il avait seulement acheté ce bijou, honnêtement ?

FILOCHE : C'est impossible.

JEAN : Impossible ?

FILOCHE : Rigoureusement impossible.

JEAN (*s'énervant*) : Expliquez-nous à la fin !

FILOCHE : Aucun d'entre vous n'a dit avoir acheté un bijou aujourd'hui.

JEAN : Et ?

FILOCHE : Et si un honnête homme venait d'acheter un bijou pour son épouse, il m'aurait aussitôt expliqué son geste et je serais reparti.

RAOUL : Avant de manger ?

FILOCHE : Avant de manger, s'il le fallait. Factuel et technique. (*il fait les gestes*)

JEAN : Mais, si c'est une surprise ?

FILOCHE : C'est à dire ?

JEAN : Si l'homme en question a acheté un bijou pour sa femme, mais qu'il souhaite lui faire la surprise ? Vous imaginez l'embarras de ce pauvre honnête homme ?

FILOCHE : Vous avez une piste ?

JEAN : On peut très bien imaginer, par exemple, que Pierre-Louis soit allé acheter un cadeau pour l'anniversaire de sa femme, c'est justement aujourd'hui.

Pierre-Louis porte la main à son front : il avait oublié ce détail.

MATHILDE : Oh, Pierre-Louis, tu y as pensé ?

PIERRE-LOUIS : Eh bien... C'est à dire que... (*faussement indigné*) Monsieur l'inspecteur, voyez dans quelle situation vous me mettez...

FILOCHE : Dans ce cas, montrez-moi la pièce à conviction.

PIERRE-LOUIS : Je ne peux pas.

FILOCHE : Pourquoi ça ?

PIERRE-LOUIS : Parce que... Parce que c'est intime. Voilà.

ROBERT : Est-ce que c'est un cadeau qui vibre ?

PIERRE-LOUIS : Non, ça ne vibre pas.

ROBERT : Est-ce qu'on peut s'attacher avec ?

PIERRE-LOUIS : Mais ça suffit Robert, on ne joue pas au schmilblick, enfin !

FILOCHE : Je ne vous crois pas !

PIERRE-LOUIS : Eh bien vous avez tort.

Filoché se met debout.

FILOCHE : Je pense que vous avez volé ce bijou !

Pierre-Louis se lève à son tour.

PIERRE-LOUIS : Ah maintenant, ça suffit, ces accusations grotesques !

FILOCHE : Je pense que vous avez caché la pièce à conviction quelque part.

PIERRE-LOUIS : C'est ridicule !

FILOCHE : Et avec mon flair, je vais trouver cette cachette. Hmm, vous l'avez caché...

Il regarde autour de lui, et finit par pointer la soupière du doigt.

FILOCHE : Là ! Le bijou volé est dans cette soupière.

Il s'élançait vers l'objet qu'il désigne. Mais trois personnes s'interposent : Mathilde, Pierre-Louis, et Jean.

MATHILDE : Ma soupière « arabesque » en porcelaine ! Ne la touchez pas ! Elle est fragile !

JEAN : Pas sa soupière !

PIERRE-LOUIS : Lâchez cette soupière ou vous pourriez le regretter !

MATHILDE : C'est un objet que je tiens de mon arrière grand-mère. Elle y préparait ses soupes de légumes pendant la guerre de 14.

JEAN : Vous vous rendez compte ? Ouvrir une telle relique ! C'est un crime contre l'humanité ! Peut-être reste-t-il encore un fond de soupe de 1918 à l'intérieur !

MATHILDE : C'est d'elle que je tiens toutes mes recettes de cuisine !

PIERRE-LOUIS : Inspecteur, vous avez bien compris : si vous ouvrez cette soupière, vous violez gravement toute l'intimité de notre famille depuis des générations. Et vous commettez en sus, une dégradation de ... monument historique.

Filoché retourne la soupière pour l'examiner.

FILOCHE : Dites-donc, vous ne vous moqueriez pas un tout petit peu de moi ?

PIERRE-LOUIS (*la main sur le cœur*) : Je n'ai jamais été aussi stress... heu, sérieux !

FILOCHE : Les codes barres, ça existait déjà en 1914 ?

JEAN : Faites voir ?

Il lui prend la soupière des mains.

JEAN (*étonné*) : Ah oui, c'est bien un code barre.

FILOCHE : Et ça, c'est pas le « U » comme dans Super U ?

PIERRE-LOUIS : Et alors. La grand-mère de Mathilde faisait ses courses au Super U en 1914. Quoi d'étonnant ? C'est là que les soupières sont les moins chères !

FILOCHE : Donnez-moi cet objet.

JEAN : Non, c'est bon, je vais regarder moi-même.

Il ouvre la soupière méticuleusement, repose le couvercle avec une extrême attention, sous le regard tendu de tous les convives, puis plonge la main et fait semblant de chercher.

JEAN : Il n'y a rien.

FILOCHE : Faites voir.

JEAN : Puisque je vous dis qu'il n'y a rien !

Filoché bouscule Jean et plonge à son tour la main dans la soupière.

FILOCHE : Par ici la bonne soupe !

Il tâte longuement le fond de la soupière et finit par ressortir lentement un soutien gorge en dentelle sous les yeux ébahis de tout le monde, sauf Violette, qui sourit.

FILOCHE : Tiens tiens !

MATHILDE : Un soutien gorge ?

JEAN (*qui ne comprend pas où est passé le collier*) : Ça m'en a tout l'air.

PIERRE-LOUIS : Vous êtes sûrs ?

MATHILDE : Enfin, Pierre-Louis, je sais reconnaître un ... Ah mais... C'est ça ?

PIERRE-LOUIS : Quoi ça ?

MATHILDE : Mon cadeau d'anniversaire ? C'était ça ?

PIERRE-LOUIS : Eh bien... C'est à dire que ... Oui.

MATHILDE : Oh mon amour ! Comme c'est gentil !

Elle le serre dans ses bras. Violette est dégoûtée.

PIERRE-LOUIS : Bien sûr, je ne pensais pas que tu le découvrirais comme ça, mais ... Avec ce sacré inspecteur, à qui on ne peut rien cacher...

MATHILDE : Ça ne fait rien mon chéri, l'important c'est d'y avoir pensé.

PIERRE-LOUIS (*gêné*) : Tu penses bien que je n'oublierais pas un jour pareil...

Jean cherche autour de la soupière où a pu passer son collier. Il cherche sous la commode.

FILOCHE : Vous aussi, ça vous le fait, hein ?

JEAN : Moi ? Quoi ?

FILOCHE : Vous étiez persuadé qu'il était là.

JEAN : Qui ?

FILOCHE : Le bijou. Vous pensiez qu'il était dans la soupière.

JEAN : Je l'aurais juré, oui.

FILOCHE : Mais ne vous inquiétez pas, on va le retrouver.

PIERRE-LOUIS : Ah non, ça suffit maintenant ! Vous n'allez pas recommencer avec cette histoire de bijou volé. Vous voyez bien que c'est un soutien-gorge ! Pas un bijou.

FILOCHE : Justement.

PIERRE-LOUIS : Comment ça justement.

FILOCHE : Le bijou reste introuvable et le potentiel voleur court toujours.

PIERRE-LOUIS : Eh bien laissez le courir un instant et allons voir à la cuisine s'il y a de quoi faire un gâteau d'anniversaire pour ma femme. Allez, venez tous, Suzette, surtout.

Tout le monde sort sauf Jean et Violette.

Scène 2

JEAN : Merci, moi, je vais rester là.

VIOLETTE : Moi aussi, je n'ai plus faim.

JEAN : Tout de même, c'est étrange, cette histoire de soutien-gorge.

Il continue de chercher une trace de son collier.

VIOLETTE : Vous trouvez ?

JEAN : Cela ne vous surprend pas que Pierre-Louis cache un cadeau pour sa femme dans une soupière ?

VIOLETTE : Ce qui me surprendrait, c'est qu'il fasse un cadeau à sa femme.

JEAN : Mathilde ? Elle est délicieuse...

VIOLETTE : En tout cas, pas sa cuisine.

JEAN : Je suis sûr que c'est une excellente épouse.

VIOLETTE : Vous aimeriez en être sûr ?

JEAN : Je ne comprends pas.

VIOLETTE : Allons, ne faites pas l'enfant. J'ai parfaitement lu dans votre jeu.

JEAN : Mais je ne vous permets pas. Quel jeu ?

VIOLETTE : Vous faites les yeux doux à Mathilde.

JEAN (*faussement offusqué*) : Mais pas du tout. J'apprécie Mathilde en tant qu'amie, et ...

VIOLETTE : Ta ta ta, on ne me la fait pas à moi. Mais je vous propose un marché.

JEAN : Un marché ?

VIOLETTE : Oui, car nos objectifs se croisent. Vous voulez conquérir Mathilde. Je veux Pierre-Louis.

JEAN : Vous voulez ... ?

VIOLETTE : Avant la fin de la soirée, il sera mien. Ce léger contre-temps du soutien gorge ne va pas perturber mes plans plus que ça.

JEAN : Contre temps, vous voulez dire que ce soutien-gorge ?..

VIOLETTE : C'est le mien, bien sûr. D'ailleurs, entre nous, Mathilde va flotter dedans...

JEAN : Vous êtes diabolique.

VIOLETTE : Vous ne manquez pas d'air ! Qu'êtes-vous venu faire ici, si ce n'est séduire Mathilde sous le nez et à la barbe de Pierre-Louis ?

JEAN (*indigné*) : C'est différent. Je n'utilise pas vos méthodes...

VIOLETTE : Mes méthodes ? Et votre bijou, il est où ?

JEAN : Mon bijou ? Mais je n'ai jamais...

VIOLETTE : Ça suffit ! J'ai très bien compris votre manège et c'est pour ça que je vous dis que nous pouvons être plus efficaces tous les deux, puisque nos destins se croisent. Si Mathilde apprend que ce soutien-gorge est le mien, je gagne Pierre-Louis. Si Pierre-Louis n'est plus là, vous n'avez plus qu'à cueillir Mathilde.

JEAN : Je ne sais pas ... Je n'aime pas beaucoup ces ...

VIOLETTE : Vous préférez peut-être que j'explique à ce policier que vous avez ce bijou ?

JEAN : Et alors ? Je l'ai acheté, je n'ai rien à me reprocher.

VIOLETTE : Vous pensez que Mathilde aimerait apprendre que vous avez ruiné sa soirée d'anniversaire avec votre histoire de bijou caché ?

JEAN : Vous ne lui direz pas.

VIOLETTE : Seulement si vous acceptez mon marché.

JEAN : Mais pourquoi ne déclarez-vous pas à tout le monde que c'est votre soutien gorge.

VIOLETTE : C'est trop tôt : Pierre-Louis n'est pas encore totalement conquis.

JEAN : Comment comptez-vous vous y prendre ?

VIOLETTE : J'ai plus d'un tour dans mon sac.

Robert et Filoche entrent dans la pièce.

Scène 3

FILOCHE : Venez Robert, ils se débrouilleront bien sans nous.

ROBERT : Quatre personnes pour surveiller la cuisson, je pense que ça devrait suffire oui.

FILOCHE : Dites-moi, Robert, vous êtes celui que j'ai le moins entendu depuis le début.

ROBERT : C'est à dire que moi je n'étais pas vraiment venu pour parler...

FILOCHE : Comment expliquez-vous cette histoire de soutien gorge ?

ROBERT : Ne me lancez pas dans des discussions comme ça, vous pourriez le regretter.

JEAN : Je confirme : changez tout de suite de sujet de conversation, sinon, ça va dérapé.

FILOCHE : Si ça doit dérapé, ça dérapera. On nous a appris à ...

JEAN (*levant les mains en l'air*) : Ok, ok, je n'ai rien dit...

FILOCHE : Ça ne vous surprend pas, vous ?

ROBERT : Qu'un homme achète un soutien gorge à sa femme ?

FILOCHE : Et qu'il le cache dans une soupière.

ROBERT : Maintenant que vous le dites...

FILOCHE : Ah ?

ROBERT : Moi je l'aurais plutôt mis dans un pot de fleur. Vous voyez, je pense qu'il se serait moins déformé.

Il dessine des seins avec ses mains

FILOCHE : Ça fait longtemps que vous connaissez Pierre-Louis ?

ROBERT : Depuis que c'est mon collègue.

FILOCHE : C'est à dire ?

ROBERT : Ça doit faire pas loin de dix ans, maintenant.

FILOCHE : Et il vous semble... stable, en amour ?

ROBERT : C'est à dire que moi, la stabilité en amour, je sais pas trop juger, du moment que le lit n'est pas bancal...

FILOCHE : Il ne s'agit pas de ça. Est-ce que Pierre-Louis trompe sa femme ?

ROBERT : Je ne sais pas.

FILOCHE : Réfléchissez.

ROBERT : Maintenant que vous le dites...

FILOCHE : Ah ?

ROBERT : Un jour, il m'a invité à une partouze. Ah ben tiens, d'ailleurs, c'était aujourd'hui.

JEAN : PENTHOUSE ! Bon sang, mais vous allez assimiler ce mot ?!

ROBERT : Oui mais quand même : peut-on dire d'un homme qui habite un ... penthouse, qu'il est stable en amour ?

Filoché secoue la tête.

VIOLETTE : Moi, je peux vous répondre.

FILOCHE : Rappelez-moi votre prénom et votre situation ?

VIOLETTE : Violette, je suis stagiaire dans la pharmacie de Madame Mathilde.

FILOCHE : Et donc ?

VIOLETTE : Pierre-Louis est mon amant.

Les trois hommes la regardent, interloqués.

VIOLETTE : Depuis un mois maintenant. Je peux le prouver.

FILOCHE : Tiens tiens...

VIOLETTE : Nous avons fait l'amour dans sa cuisine, j'y ai oublié une broche. Je suis sûr qu'elle y est encore.

FILOCHE : Nous vérifierons.

ROBERT : La vache ! Le salaud.

JEAN : Je vous en prie, Robert, un peu de tenue.

ROBERT : Mathilde, puis Violette. Y en a qui ont de la chance, quand même.

VIOLETTE : Robert, je compte sur votre discrétion. Mathilde, évidemment, n'est pas au courant.

ROBERT : Quand même, ça me la coupe, si je puis dire. Comme quoi, faut vraiment que je m'achète un ... « pintrouse »

JEAN : PENTHOUSE !

Scène 4

Les autres convives entrent avec un gâteau et des bougies d'anniversaire.

ENSEMBLE : Joyeux anniversaire, joyeux anniversaire, joyeux anniversaire, Mathilde. Joyeux anniversaire.

Ils applaudissent. Elle souffle ses bougies.

PIERRE-LOUIS : Ma chérie, je te souhaite un très bon anniversaire. Et je veux que tu saches que tu comptes toujours autant pour moi.

ROBERT : Tu parles !

Violette lui donne un coup de coude.

MATHILDE : Merci, je suis si heureuse. Je vous remercie tous d'être venus et je vous prie de m'excuser pour tous les incidents de la soirée.

JEAN : Ne t'inquiète pas.

RAOUL (*se resservant un verre et le levant bien haut*) : Ouais : on gère !

FILOCHE : Je ne voudrais pas plomber l'ambiance, mais nous n'avons encore pas élucidé cette affaire.

PIERRE-LOUIS : Vous en êtes encore là, vous. Prenez une part de gâteau et taisez-vous, à la fin !

FILOCHE : À votre place, je ne ferais pas le malin. Figurez-vous que l'enquête a pas mal progressé et que l'étau se resserre sur le coupable.

PIERRE-LOUIS : Allons bon.

FILOCHE : Mais avant d'en dévoiler plus, j'aimerais fouiller la cuisine, suivez-moi, il me faut des témoins.

Il fait un grand geste, invitant tout le monde à le suivre.

PIERRE-LOUIS : Allez fouiller la cuisine si ça vous chante, moi, je reste là.

VIOLETTE : Moi aussi, vous me fatiguez avec vos histoires policières.

Tous les autres quittent la pièce, ne restent que Violette et Pierre-Louis, qui finalement, prend la direction de la cuisine

Scène 5

PIERRE-LOUIS : Finalement, je vais peut-être ...

Violette le rattrape violemment.

VIOLETTE : Reste ici, mon lapin, on a encore des choses à se dire !

PIERRE-LOUIS (*se défendant*) : Je ne suis pas ton lapin.

VIOLETTE : Pas encore, mais tu vas le devenir.

PIERRE-LOUIS (*essayant de s'échapper*): Bien, si je sens mes oreilles pousser, je t'appell...

Violette le plaque sur la table.

VIOLETTE (*d'un air lubrique*) : Ce n'est pas à tes oreilles que j'en veux.

PIERRE-LOUIS : Fais attention à la vaisselle de ma femme...

VIOLETTE : La vaisselle, la vaisselle... Tu dois bien t'ennuyer avec Mathilde, hein ?

PIERRE-LOUIS : Mais pas du tout, encore hier soir, nous avons fait une partie de scrabble endiablée et ...

VIOLETTE : J'aurais bien d'autres jeux à te proposer...

PIERRE-LOUIS : Ah ? Tu aimes les... les jeux de société ?

Elle se redresse. Il fait de même et réajuste son col.

VIOLETTE : On va jouer ensemble.

PIERRE-LOUIS : À quoi ?

VIOLETTE : À « Où est ma culotte ? »

PIERRE-LOUIS : Ta... ta culotte ?

VIOLETTE : Oui. Tu sais où elle est ?

PIERRE-LOUIS : C'est à dire que... Elle doit être autour de tes... Enfin, oui, je situe à peu près quoi.

VIOLETTE (*d'un air vicieux*) : Perdu...

PIERRE-LOUIS (*essayant de changer de sujet*) : Ah zut ! Alors à moi : où sont mes clés de voiture ?

VIOLETTE : Tu n'as pas compris. Tu dois chercher. Je l'ai perdue.

PIERRE-LOUIS : Tu es incroyablement distraite, dis-moi.

VIOLETTE : Je l'ai enlevée, si tu préfères...

PIERRE-LOUIS : Aussi ? Décidément, c'est une manie. Dans l'ascenseur aussi ?

VIOLETTE : Exactement. Dans l'ascenseur. Je me suis dit : qu'est-ce qui ferait plaisir à Pierre-Louis.

PIERRE-LOUIS : Un... un vase ?

VIOLETTE : Justement, cherche donc dans ce vase.

PIERRE-LOUIS : Dans ce vase-ci ?

Il montre le vase du doigt

VIOLETTE : Celui-là même.

PIERRE-LOUIS : Vous... Tu as mis ta culotte dans ce vase ? Mais, on aurait pu y mettre de l'eau et des fleurs. On aurait pu tomber dessus par mégarde !

VIOLETTE : Et alors ? On est bien tombé par mégarde sur mon soutien-gorge ?

PIERRE-LOUIS : Enfin, on ne peut pas laisser ça comme ça.

Il s'empare du vase et y plonge sa main.

PIERRE-LOUIS (*étonné*) : Qu'est-ce que... ?

VIOLETTE : Eh bien, sors là de là. Ne fait pas l'étonné.

Il ressort le collier de perles. À la surprise de Violette.

PIERRE-LOUIS : Je n'avais jamais vu de culotte de ce type.

VIOLETTE : Idiot, c'est le bijou que cherche cet abruti de policier !

PIERRE-LOUIS : Mais qu'est-ce qu'il fait là ? C'est toi aussi qui l'a mis là ?

VIOLETTE : Mais pas du tout ! Moi je n'y ai mis que ma culotte.

Elle s'empare du vase et en retire le sous-vêtement.

VIOLETTE : Regarde !

Il contemple la culotte, puis le collier.

PIERRE-LOUIS : Et moi qui croyait que c'était prévu pour mettre des fleurs !

VIOLETTE : Tiens, je te la donne aussi.

*Elle la fourre dans sa main, il tient donc le collier dans une main et la culotte dans l'autre.
On entend du bruit dans le couloir.*

PIERRE-LOUIS : Ils arrivent ! Ils arrivent ! Reprends ta culotte !

Il lui tend.

VIOLETTE : Pas question, c'est un cadeau.

Elle lui rend.

PIERRE-LOUIS : Prends au moins ce collier !

Il lui tend le collier.

VIOLETTE : Je n'en veux pas de ton collier !

Elle lui rend.

PIERRE-LOUIS : Le tapis !

Il s'agenouille au pied de Violette, dans la panique, prend la culotte entre ses dents pour soulever le tapis et y mettre le collier. Tout le monde entre à ce moment là.

Scène 6

MATHILDE : Pierre-Louis !

PIERRE-LOUIS (*se rendant compte qu'il a la culotte dans la bouche*) : Mathilde !

MATHILDE : Mon tapis persan ramené des Indes par mon grand oncle !

PIERRE-LOUIS (*jetant la culotte par terre*) : Je suis désolé !

MATHILDE : Qu'est-ce que ... Un string ?!

ROBERT (*qui ne voit pas tout*) : Où ça ? Où ça ?!

PIERRE-LOUIS : Oui, je viens de trouver ça par terre. Sans doute que l'une d'entre vous l'a perdu par mégarde...

ROBERT : Alléluïa !

MATHILDE : Comment ça, Robert ?

ROBERT : Ça veut dire que l'une de vous n'a plus de culotte, en ce moment !?

Il se penche pour voir de qui il s'agit, mais toutes s'écartent de sa vue.

PIERRE-LOUIS : Robert, un peu de tenue.

ROBERT : De la tenue ? Tu es mal placé pour parler.

PIERRE-LOUIS : De la petite tenue, au moins !

ROBERT : Ah maintenant, ça suffit hein ! Moi je n'en peux plus.

Il commence à enlever son ceinturon.

PIERRE-LOUIS : Calme-toi Robert, qu'est-ce que tu fais ?

ROBERT : Je vais te montrer, moi, ce que j'en fais de ton ... « patrouse »

ENSEMBLE : PENTHOUSE !

Il commence à baisser son pantalon

ROBERT : Vous me chauffez avec vos soutien-gorge, et vos culottes qui traînent de partout, au bout d'un moment, il va falloir passer aux actes, nom de bois !

Soudain, il se tient la poitrine, pris d'une violente douleur.

ROBERT : Aahh !

PIERRE-LOUIS : Robert, que se passe-t-il ?

ROBERT : Aahh !

MATHILDE : Robert, ça va aller ?

ROBERT : J'ai le cœur qui se serre.

FILOCHE : Un malaise cardiaque. Mesdames, aidez-moi à l'allonger.

ROBERT : Oh oui, allongez-moi !

FILOCHE : Mais enfin, calmez-vous, vous voyez bien que vous n'êtes pas en état !

ROBERT : C'est bien ma veine !

FILOCHE : Oui, un caillot dans votre veine, si vous vous décidez enfin à vous calmer ça devrait passer.

Il lui jette un verre d'eau sur la figure. Il se calme.

PIERRE-LOUIS : Mais quelle soirée pourrie !

JEAN (*profitant de l'occasion pour compromettre Pierre-Louis*) : Aussi, que faisais-tu à quatre pattes avec une culotte entre les dents ?

PIERRE-LOUIS : Mais, je l'ai dit, je ramassais...

JEAN : À d'autres, c'est la culotte de Violette, n'est-ce pas ?

ROBERT : Rhaaa ! Ça me reprend.

FILOCHE : Bouchez-vous les oreilles, vous !

Il lui jette un autre verre d'eau. Ce qui le calme à nouveau.

PIERRE-LOUIS : La culotte de Violette ?

VIOLETTE : En effet. Il était en train de me déshabiller.

MATHILDE : Quoi ? Mais comment oses-tu ...

PIERRE-LOUIS : Mais attends ! Je vais t'expliquer !

JEAN : Il n'y a rien à expliquer. Tu as tenté de la violer.

PIERRE-LOUIS : Mais pas du tout ! Je ...

MATHILDE : Tu n'as quand même pas fait ça ?

JEAN : Il a voulu violer Violette. C'est un violent.

MATHILDE : Mon vieu... Mon Dieu. Mais alors, le soutien-gorge ?

VIOLETTE : C'est à moi aussi.

MATHILDE : Le rustre ! Le goujat ! Le vilain !

JEAN : Le traître !

MATHILDE : Et en plus, il a oublié mon anniversaire !

PIERRE-LOUIS : Mais enfin, laissez-moi vous expliquer !

FILOCHE : Vous allez vous expliquer, mais d'abord, suivez-moi à la cuisine, je veux vous entretenir personnellement. Violette et vous, suivez-moi.

Ils sortent. Robert se relève péniblement et se rhabille.

Scène 7

MATHILDE (*à Robert*) : ça va mieux, vous ?

ROBERT : Je suis trempé.

MATHILDE : Et moi je suis trompée.

RAOUL (*en tendant son verre*) : Je l'ai toujours dit : l'eau, c'est pas bon.

SUZETTE : Doucement Raoul.

RAOUL : T'inquiète... Je gère.

SUZETTE : Il y a quand même un truc qui cloche dans cette histoire.

JEAN : En matière de cloche, vous devez vous y entendre.

SUZETTE : On n'a toujours pas retrouvé le collier.

MATHILDE : Le collier ?

SUZETTE : Ben oui, le collier ! Le bijou qui a été dérobé.

MATHILDE : Comment savez-vous que c'est un collier ?

SUZETTE : Raoul me l'a montré tout à l'heure.

MATHILDE : Raoul ?

RAOUL : Elle débloque. J'ai l'habitude... Ne l'écoutez pas !

SUZETTE : Raoul a dormi depuis, il ne se rappelle pas. Mais moi je me souviens : il me l'a montré.

Elle pose le doigt sur sa bouche et fronce les sourcils pour rassembler ses souvenirs.

SUZETTE : Dans le vase !

JEAN : Quoi, dans le vase ?

SUZETTE : Raoul a pris le collier dans la soupière, et il l'a remis dans le vase.

MATHILDE : Raoul, vous ne vous souvenez de rien ?

RAOUL : Non, mais j'ai l'habitude.

MATHILDE : Voyons ce vase.

Jean s'interpose.

JEAN : Non ! Pas tout de suite !

MATHILDE : Allons, Jean, qu'est-ce qu'il t'arrive !

JEAN : Le vase. Laisse-le.

MATHILDE : Et pourquoi ça ? Si le fameux bijou qu'on cherche depuis deux heures s'y trouve ?

JEAN : C'est le vase que t'a offert Violette.

MATHILDE : Oui, mais...

JEAN : Tu ne peux pas fouiller dedans sans sa permission. Et ... sans qu'elle soit là ! Elle a déjà eu suffisamment d'émotion ce soir !

MATHILDE : Mais enfin, Jean, elle me l'a offert. C'est le mien maintenant !

Elle plonge sa main dans le vase. Mais n'y trouve rien. Elle le retourne la tête en bas.

MATHILDE : Il n'y a rien là-dedans. Vous êtes sûre Suzette ?

SUZETTE : Mince, pour une fois que je me rappelais de quelque chose...

RAOUL : Je vous l'avais bien dit. Faut pas l'écouter. Ça donne... ça donne... mal à la tête.

Il prend sa tête dans ses mains. Robert est maintenant complètement rhabillé.

ROBERT : C'est la dernière fois que je viens à une de vos soirées. Habillée ou pas.

MATHILDE : Je suis désolée.

JEAN : Ce n'est rien, Mathilde...

Il la prend dans ses bras et la réconforte.

MATHILDE : Oh Jean, tu es si gentil... Aurais-tu cru ça de Pierre-Louis ?

JEAN (*mentant*) : Non, il faut avouer qu'il avait bien caché son jeu. Mais... Je suis là, moi.

MATHILDE : Tu as toujours été là pour moi, Jean.

JEAN : Et je serai là aussi longtemps que tu le souhaites, Mathilde.

MATHILDE : Tu ferais ça pour moi, Jean ?

JEAN : Je ferais n'importe quoi pour toi, Mathilde.

MATHILDE : Tu goûterais à mes petits plats, Jean ?

JEAN : Je... Je t'emmènerais au restaurant, Mathilde.

Pierre-Louis entre accompagné de Violette et Filoche.

Scène 8

PIERRE-LOUIS : Une minute, mon bon Jean !

ROBERT : Non, non, je ne relèverai pas ce jeu de mot. D'abord, je boude.

PIERRE-LOUIS : Tout ne s'est peut-être pas passé exactement comme Mathilde le croit.

MATHILDE : Ah non ?

FILOCHE : Il faut bien admettre que si Pierre-Louis m'a dit la vérité, cela pourrait changer grandement le fil de l'histoire. Mais, d'abord, il me faut vérifier quelque chose.

Il soulève le tapis et découvre le collier de perles et le montre à tout le monde.

MATHILDE : Le bijou !

SUZETTE : Le collier !

RAOUL : Ça s'arrose !

SUZETTE : Doucement Raoul !

RAOUL : T'inquiète pas Suzette...

Tout à coup, il se tient le ventre, puis porte la main à sa bouche et court vers la sortie.

RAOUL : Je GERBE !

MATHILDE : Expliquez-nous inspecteur ! Comment l'avez-vous trouvé, finalement.

FILOCHE : C'est votre mari qui m'a indiqué son emplacement.

MATHILDE : Mon cadeau d'anniversaire ! Finalement, tu y avais pensé !

PIERRE-LOUIS : Euh... Non, ce n'est pas à moi.

MATHILDE : Goujat !

PIERRE-LOUIS : Attends la suite de l'histoire !

FILOCHE : Quelqu'un a bien acheté ce collier pour vous l'offrir. Mais ce n'est pas votre mari.

MATHILDE : Qui d'autre alors ?

Après un silence gêné, Jean se dénonce.

JEAN : C'est moi. Je voulais te faire ce cadeau pour ton anniversaire.

PIERRE-LOUIS : Un cadeau un peu particulier, quand même. Une vraie surprise. Violette nous a raconté tes projets.

JEAN (*sarcastique*) : Sympa, Violette.

VIOLETTE : Si tu n'avais pas tout foiré avec ton collier, abruti.

MATHILDE : Moi qui trouvais que vous alliez bien ensemble !

VIOLETTE : Jean n'attendait qu'un faux pas de Pierre-Louis pour vous conquérir. Il n'y a que vous pour ne pas voir ça.

MATHILDE : Quoi ? Jean, est-ce vrai ?

JEAN : C'est exact.

MATHILDE : Au point de voler un collier pour moi ?

JEAN : Je ne l'ai pas volé. Mais je ne tenais pas spécialement à ce que Pierre-Louis me voit avec. Je l'ai donc caché dans la soupière. En espérant qu'on se retrouve tous les deux en tête à tête...

FILOCHE : C'est là que la police intervient. Avec mon arrivée, tous les plans sont bousculés. Ceux de Jean, mais ceux aussi de Violette.

MATHILDE : Les plans de Violette ? La pauvre a subi les assauts de mon indélicat de mari, profitant lâchement de sa position de force !

FILOCHE : Je vais y venir, mais revenons d'abord sur le collier. Factuel, et technique. Jean cache donc le collier dans la soupière, espérant le retrouver plus tard. Mais alors que la dinde est en feu et que tout le monde se précipite à la cuisine, Suzette et Raoul restent ici, et pour une raison qui nous échappe encore, mais que Suzette va tenter de nous expliquer, trouvent le collier et le changent de place.

SUZETTE : Je vous l'ai dit : c'est Raoul qui a trouvé le collier et l'a mis dans le vase. Mais

on ne me croit jamais.

FILOCHE : Mais comment et pourquoi ?

SUZETTE : Il voulait le revendre.

FILOCHE : Le revendre ? Mais pourquoi faire ?

SUZETTE : Pour renflouer son club de foot. Mais je crois qu'il a déjà oublié. Il n'a pas de tête...

FILOCHE : Toujours est-il que le collier n'est plus dans la soupière à partir de ce moment.

MATHILDE : Et le soutien-gorge ? D'où sort-t-il ?

FILOCHE : C'est là que Violette entre en scène. Profitant d'un tête à tête avec votre mari, Violette lui offre son sous-vêtement en dentelle. Pris de panique, il le cache dans la soupière, ni vu, ni connu.

MATHILDE : Son soutien-gorge, sa culotte. Cette fille n'a décidément plus de secret pour toi ?

FILOCHE : C'est elle qui est l'instigatrice de cette mise en scène.

MATHILDE : Violette ?

FILOCHE : Bien sûr : irrémédiablement attirée par votre mari, elle a monté ce stratagème pour mettre Pierre-Louis en difficulté. Elle a profité des secrets dessein de Jean à votre égard pour mettre son plan à exécution.

MATHILDE : Comment Pierre-Louis se retrouve-t-il à quatre pattes sur le tapis, avec sa culotte entre les dents ?

FILOCHE : Elle lui a ordonné de prendre sa culotte.

MATHILDE : Il l'a déshabillée, donc.

FILOCHE : Non, car elle ne portait déjà plus le sous-vêtement sur elle.

MATHILDE : Où était-il alors ?

FILOCHE : Dans le vase ! Et en cherchant la culotte, ils sont tombés sur ...

MATHILDE : Le collier, laissé par Raoul et Suzette !

FILOCHE : Exactement. Collier, qu'il glisse immédiatement sous le tapis, pour ne pas que je l'accuse du vol.

MATHILDE : Mais puisqu'il n'y a pas eu vol ?

FILOCHE : À ce moment là, je ne le savais pas encore.

MATHILDE : Mais alors, qu'est-ce qui vous a mis sur la voie ?

FILOCHE : C'est la broche.

MATHILDE : La broche ?

FILOCHE : La broche que Violette a soi-disant oublié dans votre cuisine après un rendez-vous galant avec votre mari.

MATHILDE : Un rendez-vous galant ?! Dans ma cuisine ?! C'est pour ça que ma dinde sentait le poisson ?

FILOCHE : Non : le rendez-vous n'a jamais eu lieu, et la preuve que Violette avait soi-disant laissé sur place n'y était pas.

MATHILDE : Mais alors, le soutien-gorge, la culotte, le collier, tout ça ... Mon mari n'y est pour rien ?

FILOCHE : Il est blanc comme neige.

MATHILDE : Oh, mon chéri, dire que j'ai douté de toi. Viens près de moi.

Il s'approche, le sourire aux lèvres. Mais elle le gifle.

MATHILDE : Ça, c'est parce que tu as oublié mon anniversaire !

PIERRE-LOUIS : Mais euh ...

MATHILDE : Quant à vous Violette, votre stage prend fin ce soir. Vous pouvez disposer.

Violette sort, dépitée.

Jean s'approche, voyant que son tour est venu.

JEAN : Mathilde, je suis désolé. Je ne voulais pas ...

MATHILDE : Jean, je ne peux pas t'en vouloir de m'avoir trouvée séduisante, mais tu comprendras que je ne peux pas accepter un tel comportement. Je ne t'inviterai plus à la maison tant que tu n'auras pas trouvé une petite amie. Une autre.

JEAN : Très bien, je ...

Elle le coupe.

MATHILDE : Quant à vous Robert...

ROBERT (*étonné qu'on s'adresse à lui, alors qu'il n'a rien fait ou presque*) : Ben quoi ?

MATHILDE : Vous êtes le seul à vous être comporté correctement ce soir. Avec Suzette qui m'a aidé à faire la cuisine. Je vous remercie tous les deux.

ROBERT : Quoi, la soirée est finie, déjà ? Mais on n'a même pas ...

PIERRE-LOUIS : Robert !

ROBERT : On n'a même pas terminé le gâteau !

Raoul entre dans la pièce et tend son verre.

RAOUL : Ni arrosé ça comme il se doit !

PIERRE-LOUIS : Ils ont raison, maintenant que tout est en ordre, nous allons enfin pouvoir profiter de la soirée.

FILOCHE : J'ai vu d'ailleurs que vous aviez un magnifique service à dessert.

MATHILDE : Je l'ai eu à notre mariage. Il est également en porcelaine véritable.

Le téléphone sonne.

MATHILDE : Allô ? Comment dites-vous ? La pharmacie ?

Elle raccroche.

PIERRE-LOUIS : Que s'est-il passé ?

MATHILDE : La pharmacie a été cambriolée.

PIERRE-LOUIS : Qu'ont-ils pris ?

MATHILDE : Une centaine de doses de Viagra et cinquante boîtes de préservatifs.

Tous les yeux se tournent vers Robert

ENSEMBLE : ROBERT !

Baisser de rideau